Le plaisir de lire un best-seller

John Irving, *Le Monde selon Garp*, Roman traduit de l'américain par Maurice Rambaud, Éditions du Seuil, 1980, 583 pages.

Réjean Beaudoin

Volume 22, numéro 6 (132), novembre-décembre 1980

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/29928ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Beaudoin, R. (1980). Compte rendu de [Le plaisir de lire un best-seller / John Irving, *Le Monde selon Garp*, Roman traduit de l'américain par Maurice Rambaud, Éditions du Seuil, 1980, 583 pages.] *Liberté*, 22(6), 70-75.

Littérature américaine

REJEAN BEAUDOIN

Le plaisir de lire un best-seller

Il n'est pas de bon ton d'avouer le plaisir pris à la lecture d'un best-seller. Le goût n'est-il pas affaire de sélection ? Comment alors élit-on ce qui a été fait pour convenir à la délectation populaire ? Le produit à succès est peut-être une condition de la démocratie. Un succédané, comme le vote. La recette éprouvée pourrait être contenue par la formule qui consisterait dans l'exploitation exclusive des stéréotypes : une hyperbole monumentale et filée (comme on dit d'une métaphore), mais qui serait lue comme la chronique banale des horreurs quotidiennes dans le journal du matin. Tout ce qui manque au fait divers pour être vraisemblable et, par conséquent, pathétique, vient de la dimension discontinue qui fonde la rhétorique de l'information. Flaubert faisait entrer sa province natale dans la géographie imaginaire du monde entier en envoyant madame Bovary aux comices agricoles. Il suffit de très peu de choses (mais c'est ce peu qui fait bien sûr toute la difficulté) pour que la fiction romanesque, se branchant directement sur la vie collective, devienne le révélateur de l'actualité, cette histoire inachevée d'un imparfait vécu au temps présent. Car la sensibilité des masses s'engourdit sous l'impact des média par surexposition. Il faut donc, pour redonner à la pellicule fragile de la conscience cette capacité de réfléchir qui lui appartient en propre (et qu'elle partage, plutôt mal, avec la photographie), il faut ce miroir magique fourni par l'imagination qui pourtant ne l'invente pas, mais se contente (plus empiriquement qu'il ne semble parfois) d'en réunir adroitement les mille et un morceaux disséminés au hasard de ce que nous appelons volontiers le réel. Si cette notion

éculée que nous nommons encore le réalisme n'est pas complètement reléguée au dossier historique des genres littéraires (où elle fait, si je ne m'abuse, figure d'esthétique typiquement romanesque), nous le devons peut-être plus spécialement aux écrivains de langue anglaise. Il semble qu'il n'y ait guère qu'en anglais que puissent s'écrire des narrations racontant quelque chose qui peut « véritablement » se produire et qui, à la limite, se produit justement tous les jours. C'est pourquoi la femme de ménage d'un grand éditeur newyorkais fait un meilleur conseiller littéraire que tous les diplômés spécialisés dans la lecture des manuscrits. Il s'agit donc de ce genre de choses dont nous ne pouvons avoir qu'une idée statistique ou alors une expérience personnelle. Dans les deux cas la connaissance nous échappe, bien que pour des raisons contraires : c'est que nous sommes placés ou trop loin ou trop près. Nous envisageons la chose d'un point de vue soit trop général, soit trop concret. Encore le discontinu qui nous prive d'une saisie directe de cette réalité toutefois surabondante et goulûment servie dans les canaux de distribution informationnelle. Oh ! qui dira les méfaits de la mangeoire électronique ! Pour tirer quelque éclairage utile de ce faisceau dilapidé qu'est l'éjaculation journalistique, il faut quelque chose comme une technique de chasteté sémantique pour distiller la liqueur du sens dans les eaux protoplasmiques de l'actualité. Atala ne meurt-elle pas victime d'un vœu de virginité ? L'écriture est une méthode de contraception de l'imaginaire, mais le cas est spécial en ceci que, sans elle, la fécondité ou la conception intellectuelles seraient nulles. La création est cette exception (fondamentale en toute logique) de la nature où la vie s'origine depuis son empêchement : mort et naissance, etc. Mais je ferai une autre fois ma théorie, mon propos cette fois étant seulement d'introduire quelques notes de lecture du *Monde selon Garp**, roman de John Irving, un Américain traduit et publié chez l'éditeur de Jacques Godbout. Le livre s'est vendu aux États-Unis à plusieurs millions d'exemplaires.

Il faut savoir ce que signifie le mot best-seller : c'est l'un de ces vocables qui contiennent tout ce qui gît de rêve de gloire et d'ambitions diverses dans les motivations troubles qui font la vocation de l'écrivain. On connaît en français un certain nombre de mots analogues qui gravitent dans l'aire sémantique d'un mythe du génie créateur : destin, fortune, grâce, don, talent.

L'arsenal romantique du drame de la solitude essentielle. L'homme a connu la souffrance d'avoir une âme vacante avant le désespoir de découvrir qu'il n'avait plus qu'un corps. Marc-Aurèle, le prince philosophe, écrivait déjà : « En un mot, tout ce qui est corps est pareil à une onde impétueuse, tout ce qui est âme pareil aux rêves et aux brumes » (p. 127). Pour l'homme contemporain, la nature est réduite au monde de l'objet : c'est un plan matériel en deça de l'usine et le mal du siècle se nomme en prose la nausée. Mais au pays du western, il y a cet excellent usage du revolver qui vient, toujours au bon moment, ponctuer l'ennui vague dont la vieille Europe endort ses névroses. Une violence aussi franche induit une image de santé et s'érige presque au niveau de la loi. En somme la cruauté de toute force est le ressort inévitable de l'action et la guerre comme le crime sont d'essence sacrée, ainsi que l'écrivait le Comte de Maistre. Une jeune femme violée peut recevoir quasi formellement les félicitations de la police pour avoir dépecé proprement son agresseur. À l'autre extrémité, une nouvelle victime est accusée de provocation sur la personne de l'assaillant qu'elle a blessé, se croyant en légitime défense. De toute façon, les femmes excellent dans le maniement des armes. Les deux situations ne sont pas simplement contradictoires. Le monde selon Garp n'est pas univoque. L'ordre n'y est pas absolument garanti et les agents de la paix y manifestent souvent une fâcheuse tendance à prendre le mauvais parti dès qu'il paraît assez fort pour se montrer sûr de son droit, ce qui entraîne, entre autres conséquences, une escalade de la violence publique. « Si Garp avait eu le droit de formuler un seul souhait, un souhait immense et naïf, il aurait souhaité pouvoir transformer le monde en un lieu sûr » (p. 271). C'est justement cette généreuse aspiration qui se révèle capable de dévastations terrifiantes. Je hasarderai à ce niveau l'hypothèse qu'un des principes du monde selon Garp veut que l'on ne triche jamais avec les apparences. Les choses sont toujours au fond ce qu'elles semblent. Mieux encore : il ne sert à rien de tenter d'avoir l'air autre que ce que l'on est. La violence est d'une certaine manière un refus instinctif de l'aliénation. Les héroïnes ici ne tuent ni ne meurent sans raisons : leurs mobiles ont la transparence et la sincérité de leurs actes. Telle est la magie de cette simplification de l'univers dont la puérilité rejoint cependant la foncière tragédie. On est ce que l'on fait et on fait ce que l'on

veut. On se fait l'être que l'on devient. On meurt de cette pauvre vérité dont la seule grandeur vient de la ferme direction de sa brève trajectoire. Le roman américain atteint de la sorte une espèce de pureté évangélique (d'où le titre) dans l'élaboration de ce discours existentiel dont la seule couche théorique s'est exprimée par des concepts européens. La première république de l'ère moderne a lié son sort à l'esprit des lumières. Aussi depuis que l'*American way of life* n'est plus un rêve mais ce cauchemar climatisé, il peut enfin nous apparaître que la société qui en résulte ressemble à un vaste crime rituel mis en scène par Gombrowicz ou par Nabokov. Mais l'intérêt de la lecture d'Irving, qui conjugue en même temps les effets les plus gros de la sensation (on ne se prive vraiment de rien), vient aussi d'un contrepoint très serré de pastiches de genres et de styles divers. L'insertion progressive de morceaux plus ou moins substantiels (de la phrase au chapitre) de l'œuvre du héros-écrivain dans le tissu de la narration qui relate sa vie, le réseau de recoupements entre le récit circonstancié de cette vie et la teneur autobiographique de l'œuvre fictive qui en présente une figure enchâssée dans le roman, tout cela fournit abondamment la problématique obligée des rapports entre les plans dénotatifs et énonciatifs, mais en relief plutôt qu'en creux, comme il est de mise du côté de chez Robbe-Grillet. Tout ce qui peut arriver dans la vie de tous les jours arrive dans cette intrigue et encore quelque chose de plus. Et j'aime la distance à laquelle cela nous place de toutes les sordides histoires de gourous qui pâlisent à mesure que s'éloigne de nous la décennie 70, l'ère des grands maîtres. L'humanité n'attend pas le rachat de la suprême sagesse et elle n'aspire d'aucune façon à l'éternité. Elle consume au contraire le plus tranquillement du monde le peu qu'elle touche de vérité dans la frénésie qui l'associe provisoirement au défi toujours neuf de mourir et de vivre. Ce qui était déjà intégralement dans Miller comme dans Marc-Aurèle.

Le sujet du livre d'Irving n'est certes pas étranger à son succès. On peut dire sans risquer de simplifier que le délit sexuel est le centre de toute l'aventure, une sorte de nerf de la guerre. Garp est un écrivain né d'une infirmière « sexuellement suspecte » et d'un père connu d'elle seule, un sergent sur le retour qu'elle a soigné et qui s'est laissé extirper son bagage génétique juste avant de disparaître en vrai guerrier. L'enfant est éduqué

le plus heureusement du monde par cette femme farouche et absolument étrangère aux ébats de la concupiscence. Jenny Fields — c'est le nom de la mère — réussit parfaitement à maintenir son ménage (sa vie avec son fils) à l'abri des histoires de familles normales. Mais ses ambitions ne s'arrêtent pas là : elle devient célèbre en publiant le récit autobiographique de son exploit qui reçoit aussitôt la consécration des mouvements féministes. Célébrité, fortune et vocation politique s'enchaînent dans la vie de la modeste infirmière qui devient un leader national de la grande cause avant d'être la cible d'un attentat politique. Aux yeux de son fils, Jenny n'est pas vraiment la vedette qu'on a fait d'elle : Garp croit que sa mère a été précipitée sous les feux de la rampe par un jeu de circonstances où il entre des motifs volontaires et des éléments fortuits. « Triste à dire, Garp le savait, l'actualité intéresse plus que l'art » (p. 531). Le jeune homme cependant veut devenir écrivain, mais le contexte est chargé d'interférences, pour ne pas dire semé d'embûches. Les interventions du hasard et les indices extérieurs du monde objectif sont remarquablement imbriqués dans la vie de Garp : une moustache, l'uniforme blanc des infirmières, l'usage des préservatifs ou la couleur turquoise sont autant de formes apparentes qui recouvrent la furieuse avance d'un destin qui se dévoile sous la figure hideuse du « crapaud du ressac ». À la fin tout est clair dans cet instant de calme épouvante qui précède la détonation trop sèche du coup de feu. La profusion des détails, en un sens inutiles, est le calvaire du romancier, mais leur récupération ultime, dans l'éclipse de la mort, tient lieu d'une résurrection dérisoire. On sait tout à coup et l'on comprend. Et que cette lueur définitive vienne trop tard n'est pas même décevant, tant on est pénétré tout à coup de cette vérité qu'elle ne pouvait venir qu'à ce prix, au prix de cette dilapidation de choses inutiles qui remplit le vide de la vie. « Dans le monde selon Garp, devait écrire un jour le jeune Donald Whitcomb, nous sommes contraints de nous souvenir de tout » (p. 551). Le biographe de l'écrivain fictif se fait ainsi le témoin du lecteur. Mais Garp avait quant à lui écrit : « Imaginer les choses vaut mieux que de se les rappeler » (p. 580). C'est peut-être la rencontre de ces deux attitudes dans le miroir parabolique du texte qui fait apparaître une image anamorphique de l'existence humaine dans le spectre du roman.

La littérature est un luxe inutile, mais cette inutilité reste une des meilleures mesures que nous puissions prendre des inepties de la vie sociale où l'inutile est roi. Le succès dans un tel univers ne peut reposer que sur le malentendu que trament, entre l'artiste et son public, les engrenages de l'idéologie. L'écrivain projeté au cœur de l'actualité par la consommation massive de son livre paye toujours sa réussite du prix de sa sincérité : il devient partie prenante au jeu politique du conflit qui parcourt la totalité du champ social et une fois impliqué dans la mêlée, les motifs individuels de n'importe quel combattant sont vite effacés par la structuration des formations collectives qui réinscrivent le texte d'une aventure personnelle dans l'histoire d'un enjeu totalitaire. La qualité du récit de John Irving, au-delà du thème polémique d'une fable qui touche les thèses du féminisme, tient à l'éclairage qu'il projette sur la tragédie qui hante le bonheur factice du succès populaire. De quoi réhabiliter (s'il en était besoin) l'évidence que toute écriture a rendez-vous avec un échec.

* John Irving, *le Monde selon Garp*. Roman traduit de l'américain par Maurice Rambaud, Éditions du Seuil, 1980, 583 pages.